

ANZEIGER  
DER  
AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN  
IN KRAKAU.

---

1898.

---

OCTOBER.



KRAKAU.  
UNIVERSITÄTS-BUCHDRUCKEREI  
1898.

DIE AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN IN KRAKAU

wurde von Seiner Kais. u. Kön. Ap. Majestät

FRANZ JOSEF I.

im J. 1872 gestiftet.

---

Protector der Akademie:

Seine kais. und kön. Hoheit

ERZHERZOG FRANZ FERDINAND VON OESTERREICH-ESTE.

Viceprotector:

SEINE EXCELLENZ JULIAN Ritter v. DUNAJEWSKI.

---

Präsident: GRAF STANISLAUS TARNOWSKI.

Generalsecretär: Dr. STANISLAUS SMOLKA.

---

Auszug aus den Statuten der Akademie.

(§. 2). Die Akademie steht unter dem Allerhöchsten Schutze Seiner Majestät des Kaisers, welcher den Protector und den Viceprotector der Akademie ernennt.

(§. 4). Die Akademie zerfällt in drei Classen:

- 1) die philologische Classe,
- 2) die historisch-philosophische Classe,
- 3) die mathematisch-naturwissenschaftliche Classe.

(§. 12). Die Publicationen der Akademie erscheinen in polnischer Sprache, welche zugleich die Geschäftssprache der Akademie ist.

---

*Der Anzeiger der Akademie der Wissenschaften in Krakau, welcher für den Verkehr mit den auswärtigen gelehrten Gesellschaften bestimmt ist, erscheint monatlich, mit Ausnahme der Ferienmonate (August, September) und besteht aus zwei Theilen, von denen der eine die Sitzungsberichte, der zweite den Inhalt der in den Sitzungen vorgelegten Arbeiten enthält. Die Sitzungsberichte werden in deutscher Sprache redigiert, bei der Inhaltsangabe hängt die Wahl der Sprache (Deutsch oder französisch) von dem Verfasser der betreffenden Arbeit ab.*

Subscriptionspreis 3 fl. ö. W. = 6 Mk. jährlich.

Einzelne Hefte werden, so weit der Vorrath reicht, zu 40 Kr. = 80 Pf. abgegeben.

---

Nakładem Akademii Umiejętności

pod redakcją Sekretarza generalnego Dr. Stanisława Smolki.

---

Kraków, 1898. — Drukarnia Uniw. Jagiell. pod zarządem J. Filipowskiego.

ANZEIGER  
DER  
AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN  
IN KRAKAU.

---

N<sup>o</sup> 8.

October.

1898.

---

**Inhalt:** Sitzungen vom 3, 10 und 17 October 1898. — **Résu-més:** 46. T. KORZON. Johann Sobieski vor seiner Königswahl. — 47. A. WINIARZ. Das polnische Ehegüterrecht im Mittelalter. — 48. A. WRÓBLEWSKI. Ein neuer eiweissartiger Bestandtheil der Milch.

---

Sitzungsberichte.



Philologische Classe.



Sitzung vom 10. October 1898.



Vorsitzender: Prof. Dr. K. Morawski.

Der Secretär berichtet über die neuerschienene Publication der Classe:

L. MALINOWSKI. »Zabytek języka polskiego z początku wieku XVI, z rękopisu Biblioteki Uniwersytetu w Erlangen«. (*Ueber ein polnisches Sprachdenkmal, erhalten in einem Manuscripte der Universitätsbibliothek von Erlangen*), 8-o, 32 S.

Prof. J. BYSTROŃ liest seine Abhandlung: „*Orthographie und Sprache der polnischer Statuten aus dem XV Jahrhunderte*“.



## Historisch-philosophische Classe.

Sitzung vom 17. October 1898.

Vorsitzender: Prof. Dr. F. Zoll.

Der Secretär berichtet über die neuerschienenen Publicationen der Classe:

T. KORZON. »Dola i niedola Sobieskiego 1629—1674«. (*Johann Sobieski vor seiner Königswahl*), 8-o, 3 B-de. I B. 586 S., II B. 446 S., III B. 570 S. <sup>1)</sup>).

A. LEWICKI. »Przymierze Zygmunta, W. Ks. litewskiego, z królem rzymskim Albrechtem II«. (*Ueber ein Bündnis des Grossherzogs von Lithauen Sigismund mit dem römischen König Albrecht II*), 8-o, 28 S.

A. WINIARZ. »Polskie prawo majątkowe-malżeńskie w wiekach średnich«. (*Das polnische Ehegüterrecht im Mittelalter*), 8-o, 133 S. <sup>2)</sup>).

Archiwum Komisji historycznej, t. VIII. (*Collectanea ex archivo collegii historici, tomus VIII*), 8-o, 485 S.

Prof. Dr. ST. SMOLKA berichtet: »*Ueber die Korrespondenz des Königs Stanislaus Augustus mit Piattoli*«.

Dr. F. KONĘCZNY liest seine Abhandlung: »*Johann III Wasa, König von Schweden, und dessen Stellung zur Kirche*«.

## Mathematisch-naturwissenschaftliche Classe.

Sitzung vom 3. October 1898.

Vorsitzender: Prof. Dr. F. Kreutz.

Der Secretär berichtet über die neuerschienenen Publicationen der Classe:

L. ADAMETZ. »Nowy gatunek dyluwialnego rogatego bydła«. (*Bos brachyceros europaeus n. sp.*), 8-o, 14 S.

E. L. NIEZABITOWSKI. »O wyrastaniu ostatniego zęba trzonowego w dolnej szczęce niedźwiedzia jaskiniowego (*Ursus spelaeus*)«. (*Ueber den*

1) Siehe unten Résumés S. 328. — 2) ib. S. 336.

*Modus der Entwicklung des letzten Molarzahnes im Unterkiefer des Höhlenbären: Ursus spelaeus*, 8-o, 5 S., mit 1-er Tafel.

K. RADZIEWANOWSKI i J. SCHRAMM. »O wpływie światła na chemiczne podstawianie«. (*Ueber den Einfluss des Lichtes auf die chemische Substitution*), 8-o, 13 S.

M. P. RUDZKI. »O pewnem zjawisku podobnem do dyspersyi optycznej«. (*Ueber ein der optischen Dispersion analoges Phaenomen*), 8-o, 12 S.

W. SATKE. »Roczny przebieg stanu zachmurzenia Galicyi«. (*Die Bewölkung in Galizien*). 8-o, 142 S.

Materyały antropologiczno-archeologiczne i etnograficzne, tom III. (*Anthropologisch-archeologische und ethnographische Materialien, B. III*), 8-o, XIV, 108 und 197 S.

Prof. Dr. N. Cybulski berichtet über die Arbeit des Herrn A. WRÓBLEWSKI: „*Ein neuer eiweissartiger Bestandtheil der Milch (Vorläufige Mittheilung)*“<sup>1)</sup>.

1) Siehe unten Résumés, S. 344.



## Résumés

---

46. — T. KORZON. *Dola i niedola Jana Sobieskiego 1629—1674. (Jean Sobieski avant son avènement au trône)*. I. vol. p. VIII—586, 2. vol. p. VI—446, 3. vol. p. VI—570.

L'auteur s'est proposé, non d'écrire une biographie, mais de nous exposer les hauts faits militaires, ainsi que l'action politique de son héros, pendant cette période de 25 ans qui comprend les règnes de Jean Casimir et de Michel Korybut Wiśniowiecki. Sobieski, dès le début de sa carrière, déploya une telle activité, sur les champs de bataille et dans les troubles intérieurs de l'état, qu'en écrivant cette monographie, M. Korzon a presque retracé un tableau complet de l'histoire de la Pologne pendant ce quart de siècle. Dans ce travail il a consulté, sans compter les matériaux publiés, un grand nombre de documents inédits, conservés dans les bibliothèques et les archives de Varsovie, au Musée des Princes Czartoryski (Cracovie), aux Archives Impériales de Vienne, aux Archives du Vatican, à l'Institut Ossoliński (Léopol), aux archives des Princes Radziwiłł, à Nieśwież ainsi que dans plusieurs collections privées. Tous ces documents sont indiqués dans les renvois.

On connaissait déjà assez exactement l'histoire de l'enfance et de la jeunesse de Jean Sobieski, son éducation, à la maison paternelle d'abord, puis à Cracovie, enfin à l'étranger.

Mais le retour en Pologne, la part prise aux batailles de Zborów et de Beresteczko, le voyage à Constantinople et les conséquences de la mort de Marc Sobieski, frère de Jean, à Batoń, tout cela n'avait été que superficiellement étudié. Il en avait été de même du séjour de cinq années que fit en Italie Théophile Sobieska, mère du héros, et qu'un document, tiré d'une collection privée, vient d'éclaircir en tous ses détails. C'est précisément alors que Jean se rapprocha de la cour, se fit remarquer de la reine Louise-Marie et connût la pupille de la souveraine, „Marysienka“ d'Arquien. La jeune fille devient bientôt la femme de Jean Zamoyski, mais des relations intimes ne tardent pas à s'établir entre elle et Sobieski qui, successivement avait été promu porte-enseigne de la couronne, colonel et staroste de Stryj, en récompense de sa brillante conduite militaire. Ce n'était pas absolument l'amour qui poussait la jeune femme à cette liaison, mais plutôt le calcul, l'ambition, la soif de la domination, la passion de l'intrigue. Elle était devenue, dès 1660, l'agent actif de la reine au cours de l'agitation qui précéda l'élection au trône „vivent rege“.

Cette affaire avait la plus grande importance. Les dispositions projetées pour sauvegarder l'avenir de la Pologne, au moment où allait s'éteindre la dynastie des Wasa, dispositions vivement soutenues par les meilleurs patriotes du sénat, devaient avoir les plus tristes effets: l'inutilité des glorieuses victoires de Połonka, de Słobodyszcze et de Cudnów, le conflit „inter Majestatem et Libertatem“, conflit qui dégénéra en une guerre civile de deux années et en un aveuglement funeste qui fit naître une profonde démoralisation politique, non seulement dans le sénat et le ministère, mais aussi dans toute l'aristocratie du pays. L'étude de la correspondance des diplomates français, brandebourgeois, impériaux, et celle des écrits de Louise-Marie conduit l'auteur à affirmer que la reine, oubliant du but essentiel de la réforme électorale, eut en vue, non l'intérêt de la République, mais le sien propre. Elle appuya la candidature du mari de sa nièce, le duc d'Enghien, par l'intrigue et par la corruption, à l'aide des subsides de la

France, et transforma la cour de Pologne en agence du gouvernement français, servante soumise aux plans de Louis XIV. Les écrits politiques polonais du temps, et surtout l'ouvrage de Maximilien Fredro (*Fragmenta. Gedani*, 1660) commentés par les événements contemporains à l'Occident de l'Europe, la restauration du trône des Stuarts, en Angleterre, le retour à l'absolutisme, en Danemarck, nous font amplement comprendre à quel point la noblesse polonaise et l'armée confédérée redoutaient la perte de la liberté. On a donc jusqu'ici mal interprété la harangue royale, prononcée à la diète triomphale de 1661. Cette harangue fut accueillie par une protestation de Fredro, protestation qui ne fut pas lettre morte, puisque à la diète de l'année suivante (1662), on vota une constitution prohibant toutes démarches et ententes, en vue de l'élection avant la mort du roi.

A partir de ce moment, Louise-Marie est l'âme d'intrigues ourdies au mépris aussi bien de tout droit que de toute morale chrétienne, et pernicieuses pour la Pologne, au point de vue politique, tandis que le roi Jean-Casimir se fait par incapacité son complice. Sobieski entraîné dans le parti français et recevant les souverains chez lui, à Żółkiew, acceptant même l'or de la France destiné à entretenir l'agitation, ne rompt pourtant pas avec la noblesse et sert habilement d'intermédiaire dans les négociations entamées avec l'armée confédérée de la Couronne. S'il ne commit pas les fautes que Gossowski, hetman de Lithuanie, eut le malheur de commettre et qu'il expia d'ailleurs par sa mort, il en fut préservé par son ardent amour de la patrie. Il resta également sourd aux propositions de fuite en France et de divorce que lui insinuait „Marysienka“. Il préféra prendre part à la campagne de Moscovie (1663—1664), qui se termina par une retraite, inconsidérée et inexplicable, mais où il se couvrit de gloire.

Jean-Casimir, à l'instigation du chancelier Prażmowski, créature de Louise-Marie, attribua tout l'insuccès de l'expédition à Georges Lubomirski, et, oubliant les services rendus en 1655, lui ordonna de comparaître devant la diète, aussitôt après le retour des troupes. Prażmowski dressa l'acte d'accusation.

La révision scrupuleuse des pièces de ce procès célèbre a clairement établi l'inanité de toutes les preuves de culpabilité alléguées par le chancelier, et la violation de toutes les formes de procédure en usage. Mais Lubomirski lui-même compromit sa cause en ne se présentant pas pour la défendre, bien plus encore en fuyant à l'étranger avant la clôture du procès: il permit ainsi à Jean Casimir d'obtenir contre lui une sentence de bannissement, avec déchéance de tous titres et dignités et confiscation des biens.

En ce moment Sobieski se trouva dans la plus critique situation. Il avait siégé à la diète, comme député du palatinat de Ruthénie, et conformément aux instructions qu'il avait reçues, il aurait dû soutenir Lubomirski; il ne fit cependant qu'obtenir une prolongation du délai accordé à l'accusé pour comparaître; en revanche Louise-Marie lui faisait attribuer le bâton de maréchal de Lubomirski. Contrairement à tout ce qu'on a pensé et dit à ce sujet, Sobieski ne fit rien pour conquérir cette dépouille; il la repoussa au contraire. Ce n'est qu'après la dissolution d'une seconde diète, et à la nouvelle des hostilités engagées par Lubomirski, qu'il accepta le bâton, le 18 mai 1665. Il accepta sous l'influence impérieuse de „Marysienka“ qui lui fit d'abord entrevoir le divorce, et, devenue veuve en avril, le poussa à l'épouser le plus vite possible. Les noces eurent lieu au commencement de juillet, mais on a dit, en Pologne et à l'étranger, qu'un mariage secret avait déjà été célébré à la chapelle du palais royal, dans les premiers jours du mois de mai. Cette question, embrouillée à plaisir par ces deux femmes intrigantes, est presque complètement élucidée par des actes contemporains, enregistrés à Zamość.

La dignité de général de camp (Hetman polny) offerte à Czarniecki sur son lit de mort, fut aussi conférée à Sobieski, pendant la guerre civile; cependant cette dignité ne lui donna pas le commandement suprême de l'armée, exercé par le grand hetman, Rewera Potocki, et par le roi Jean-Casimir lui-même. Sobieski n'est donc responsable, ni du désastre de Częstochowa, ni de celui de Małwy. D'ailleurs à chaque tentative de conciliation, il se montra prêt à restituer à Lubomir-

ski les deux charges dont ce dernier avait été dépouillé, agissant ainsi en agent de paix et non de discorde. Le roi et la reine, surtout le roi Jean Casimir, prolongea la guerre tant qu'il eut à sa disposition les subsides français. Cette guerre prit fin par une nouvelle prohibition d'élection avant la mort du roi, par l'échec définitif de tous les plans de Louise-Marie et par la chute morale de cette princesse, tout aussi bien que de Lubomirski et de Jean-Casimir.

Sobieski en butte à l'envie de toute la Pologne ou plutôt de toute la noblesse soulevée, subit mille déboires; mais il ne souilla d'aucune tache la gloire qu'il s'était acquise. Aussi lorsque, par son courage et son habileté stratégique, il eût repoussé, en 1666, les attaques combinées des Cosaques de Doroszenko et des Tatars de Krym-Giercy, lorsqu'il eut conclu des traités honorables et avantageux pour la patrie, lorsqu'il eut sacrifié tout son argent „jusqu'au dernier gros“ pour solder l'armée, les diétines lui exprimèrent leur reconnaissance et réclamèrent pour lui „le commandement suprême“ que du reste le roi Jean Casimir s'empressa de lui accorder. En outre, pendant la diète de 1668, au milieu de l'antagonisme sans cesse aigri, entre le roi haï et la chambre des députés, Sobieski sut tellement s'acquiescer la confiance des deux adversaires que le roi voulut lui conférer la plus haute prérogative de la couronne, celle de convoquer toute la nation sous les armes, et que la noblesse l'invita formellement à „prendre lui même le gouvernement de la République“. Du mois d'avril à la fin de juin, il fut harcelé sans trêve par les envoyés de toutes les diétines, lui offrant leur épée, le priant de se mettre à leur tête. Ainsi s'il l'avait voulu, il aurait eu en ses mains toute la force armée du pays, toute la puissance de l'hetman, du roi. Mais il n'était pas avide du pouvoir et il n'avait aucun programme politique. Obéissant à l'injonction du roi Jean-Casimir, il parut à la diète d'abdication et se tint près du trône royal, le bâton de grand maréchal à la main, remplissant ses fonctions avec une déférence absolue pour sa Majesté. Aussi cette manière d'agir déçut-elle les espérances de la noblesse et fit évanouir la confiance qu'elle avait mise en lui. Ce fut aussi de la part de So-

bieski une abdication, non du titre, mais bien du pouvoir souverain sur la nation.

Un grand nombre de brochures politiques, parmi lesquelles se trouve un mémoire peu connu du célèbre Leibnitz, encore jeune, et la „Censura candidatorum“ d'Olszowski, opuscule réimprimé plusieurs fois à l'étranger, jettent une vive lumière sur l'état des esprits à cette époque; et les relations diplomatiques, ainsi que les mémoires du temps nous retracent à vif toutes les circonstances de l'élection de Michel Wiśniowiecki. La „Relatione dell'elettione“, écrite par l'envoyé impérial, Schafgotsch, et passée inaperçue jusqu'à ce jour, contribue à détruire la légende sur la pauvreté, la mendicité de l'élu, légende qui a trouvé place dans tous les manuels d'histoire. Les actes du long procès qui eut lieu au sujet du majorat de Zamość et la correspondance de Sobieski avec „Marysienka“ nous apprennent pourquoi Sobieski fut si bouleversé de cette élection.

L'âme de l'opposition à Michel fut l'ancien chancelier Prażmowski, devenu primat. Sobieski s'était facilement laissé entraîner à une entente avec les Wiśniowiecki, et ses fonctions d'hetman l'appelèrent, aussitôt après le couronnement du roi, à vivre loin des mécontents. A peine parvinrent alors jusqu'à lui de lointaines rumeurs sur les discussions orageuses des diètes et des diétines de 1670. Il avait transporté son camp devant Trembowla et surveillait attentivement les troubles qui avaient soulevé l'Ukraine, les luttes pour la suprématie, engagées entre les hetmans cosaques, et surtout les menées de Doroszenko qui déjà s'était soumis au Sultan et par conséquent menaçait la Pologne et la Chrétienté du plus grand péril. Il partit pour Varsovie, le 8 mai 1671, animé des meilleures intentions pour les Wiśniowiecki, puisqu'il allait assister au mariage de sa nièce, fille unique de sa soeur bien aimée, Catherine, avec le prince Dymitr. Il soumit son plan de campagne au sénat et consentit à ce qu'on appelât la noblesse entière sous les armes, malgré que cette décision contrariât ses combinaisons stratégiques.

La campagne de 1671 est un beau titre de gloire pour Sobieski; il y déploya en effet non seulement ses hautes qualités guerrières à Braclaw, à Mohylow et à Kalnik, mais encore il sût montrer sa grandeur d'âme et la vraie compréhension des intérêts du peuple petit-russien, des Cosaques et de l'Eglise grecque-orientale. Après s'être emparé du palatinat de Braclaw, il fallait conquérir et occuper le territoire de Kiew, mais la défection de l'armée lithuanienne, et de contingents levés en masse, ainsi que l'incapacité de Michel paralysèrent le mouvement commencé sous de si brillants auspices. C'est alors que Sobieski, profondément affligé par cet échec et inquiet pour l'avenir de la patrie, accueillit l'agent du prince de Longueville et s'engagea dans le complot qui avait pour but de détrôner le roi.

En 1672, il arriva avec ses troupes, à la diète de Varsovie, mais il ne fit point usage de la force dont il disposait: il se contenta de faire parvenir au roi une proposition. Celui-ci n'ayant pas voulu consentir à abdiquer, Sobieski apposa sa signature à la lettre que le primat Prazmowski avait rédigée pour le roi Louis XIV. C'était un crime; mais ce fut le seul que Sobieski commit pendant son commandement; encore ne fut-ce qu'un „crime manqué“, puisque le prince de Longueville étant mort sur ces entrefaites, Louis XIV ne désigna plus de candidat, ne s'occupa plus de la Pologne, tout entier à la guerre qu'il faisait à la Hollande. Cependant cet „attentat de lèse-majesté“, devait avoir les plus funestes conséquences: il divisa la noblesse en deux camps d'ennemis acharnés, au moment où Mahomet IV et son grand vizir Ahmed Kiupruli attaquaient le pays, et au lieu de marcher à l'ennemi, on perdit un temps précieux à juger des mécontents, à Gołab et à Lublin, on négligea de défendre Kamieniec et on dut subir sans protestation le honteux traité de Buczacz.

Sous l'impression de la première défaite, Sobieski revint à lui. Par l'intermédiaire de Radziwiłł et de Dymitr Wiśniowiecki, par une démarche personnelle même, démarche empreinte d'une humilité peu commune, il demanda à faire la paix avec le roi Michel. Malgré que celui-ci eût opposé un

refus à ces ouvertures, Sobieski avec une poignée de soldats, poussa jusqu'à Krupa pour défendre la personne du roi. Les Tatars ne tardèrent pas à se montrer devant les retranchements des „levées en masse“ qui ne savaient même pas exécuter une reconnaissance. Sobieski s'avance, laissant son camp en arrière, part de Krasnobród, écrase les hordes Tatares à Narol, à Niemirów et l'armée des Khans à Komarno, à Kałusz, traversant les fleuves à la nage, ne prenant de repos que celui que nécessitait la nourriture des chevaux. Il délivra ainsi des milliers de captifs de toutes conditions.

Des documents récemment mis au jour nous apprennent que les confédérés de Gołab, loin d'apprécier comme elle le méritait la conduite du héros, le couvrirent d'injures et continuèrent à délibérer au sujet de la répartition des biens que l'on voulait arracher au primat Prażmowski et à ses deux frères. Mais l'armée voyant ses services et ses fatigues méconnues et le parti royal ayant décrété de nouvelles levées de troupes, une confédération militaire se forma autour de l'hetman et il y eut plusieurs combats de peu d'importance.

Au commencement de 1673 les confédérations s'étant réunies à Varsovie et à Łowicz, on commença des négociations d'entente. La reine Eléonore servait d'intermédiaire. De nouveau Sobieski se montra fort enclin à l'apaisement. Sur ces entrefaites Prażmowski rendit à la Pologne le plus grand service qu'il pût lui rendre: il mourut. La diète ordinaire, formée de la fusion des deux confédérations, se mit franchement à l'oeuvre, vota des impôts, des contributions extraordinaires et des levées de troupes pour recommencer la guerre contre les Turcs. Le plan proposé par Sobieski fut adopté.

On a célébré jusqu'à l'excès la victoire de Chocim, remportée le 11 novembre 1673, mais ce qu'on ignorait, ce qui ne méritait pas moins d'éloges, c'est l'activité déployée par Sobieski, à partir du 7 avril de la même année, c'est-à-dire dès la présentation à la diète du plan financier, politique et militaire de la future campagne, de ce plan qui assurait la victoire. Ce qu'on n'a pas non plus assez remarqué et apprécié c'est la réforme de cette armée composée d'éléments si divers

et si peu instruits, et cela pendant la marche pénible qu'elle exécutait depuis son départ du camp de Gliniany, c'est l'ardeur patriotique de Sobieski qui détermina Michel Pac, hetman de Lithuanie, à prendre part à la guerre.

Ces exploits qui délivraient la Pologne de la sujétion envers le Sultan, qui prolongeaient l'existence de l'état et lui gagnaient toutes les sympathies de l'Europe chrétienne, ouvraient évidemment à Sobieski le chemin du trône. En étudiant les événements qui se succédèrent pendant l'interrègne après la mort de Michel, l'auteur est parvenu à fixer le moment décisif de cette courte période si agitée par les intrigues de l'étranger et les compétitions intérieures, nées dans une diète démoralisée. Ce fut lorsque la masse des électeurs, à la nouvelle d'une invasion imminente des Turcs, déclara que Sobieski seul était à même de repousser l'ennemi.

47. — A. WINIARZ. *Polskie prawo majątkowe małżeńskie w wiekach średnich. (Das polnische Ehegüterrecht im Mittelalter).*

Im mittelalterlichen Polen galt das Weib gleich dem Manne für ein Mitglied dieser Familie, der es entspross, und hatte daher neben den Männern dieser Familie Antheil am Familiengute. Einer Unverheirateten kam daher das Recht zur lebenslänglichen Erhaltung aus dem Familienvermögen zu, und dieses Recht konnte sie gegen denjenigen männlichen Verwandten geltend machen, welcher dieses Vermögen verwaltete. Bei ihrer Verheirathung dagegen hatte sie das Recht diesen Theil des Familiengutes, welcher auf sie entfiel, mitzunehmen und ihn ihrem Manne einzubringen. Dieser Theil wurde ihre Mitgift genannt. Bei Lebzeiten des Vaters konnte aber die Tochter von ihm die Bestellung einer Mitgift nicht verlangen, vielmehr hing es von seinem Willen ab, ihr eine Mitgift zu geben oder zu verweigern. Erst nach seinem Tode war sie berechtigt von demjenigen männlichen Verwandten, welcher das väterliche Vermögen übernommen hatte, die Heraus-

gabe ihrer Mitgift, als den ihr vom väterlichen Vermögen zukommenden Erbtheil zu fordern.

Die Grundsätze, nach denen man der Tochter eine Mitgift aus dem Familiengute, als ihren Erbtheil, bestellte, änderten sich wesentlich im Laufe der Jahrhunderte unter dem Einflusse wechselnder Verhältnisse und Begriffe.

Ursprünglich war die Tochter, infolge ihres Geschlechtes, von der Erbschaft liegender Güter überhaupt ausgeschlossen. Die Güter erbten ihre Brüder, ja sogar fernere männliche Verwandten, während der Tochter aus ihnen bloss eine Abfindung in Geld, die kaum einen Bruchtheil des Werthes dieser Güter ausmachte, zukam. Diese Abfindung nannte man ihre Mitgift. Diese Rechtsgewohnheit bestand in Polen bis Ende des XII. ja sogar bis Anfang des XIII. Jahrhunderts. Bald trat eine Änderung zu Gunsten der Töchter ein. Mittels letzten Willenserklärungen begannen die Väter ihren Töchtern als Mitgift solche liegende Güter zu bestellen, welche sie selbst erwarben, die also zu den Stammgütern nicht zählten. Auf diese Weise brach sich eine Anschauung Bahn, dass die, von der Erbschaft der Stammgüter ausgeschlossenen, Töchter erworbene Güter erben dürfen. Im Laufe der Zeit schwand der Unterschied zwischen Stamm- und erworbenen Gütern so, dass bereits im zweiten Viertel des XIV. Jahrh. Töchter gleich den Söhnen nicht bloss erworbene sondern auch Stammgüter erbten und von dem alten Princip, dass die Töchter von den Stammgütern ausgeschlossen sind, blieb nur noch, als Reminiscenz, das Recht der Brüder und anderer männlichen Verwandten, kraft welchen sie die Stammgüter den weiblichen Erbinnen abkaufen, beziehungsweise ihren Erbtheil in Baarem auszahlen konnten.

Seit der Hälfte des XIII. Jahrh. konnte also die Mitgift auch in liegenden Gütern bestellt werden. Am häufigsten jedoch wurde sie in Fahrnissen und zwar in Geld und Vieh ausgezahlt. Die Höhe der Mitgift stellte man im Ehecontract, bei welchem Zwischenhändler (poln. *dziewosła*b) intervenieren konnten, fest. Die in Fahrnissen bestellte Mitgift zahlte man gewöhnlich erst nach der Trauung und zwar entweder auf einmal oder ratenweise. Die Verpflichtung zur Zahlung der Mit-

gift wurde auf verschiedene Art befestigt: mit einer Conventionalstrafe, mit Bürgen, durch Eintragung der Verpflichtung in die Gerichtsbücher oder Überlassung immobilier Güter zum Nutzpfande. Die in Mobilien bestellte Mitgift wurde unbeschränktes Eigenthum des Mannes, welcher mit ihr frei walten konnte.

Ausser der Mitgift bekam die Frau eine Aussteuer, die in Kleidern, Geräthe und Schmuck bestand (*ordinatio, procuratio, expedita, paraphernalia*, poln. *wyprawa*). Der Unterschied zwischen Mitgift und Aussteuer lag darin, dass als Mitgift in erster Reihe das baare Geld angesehen wurde, während andere Fahrnisse zur Aussteuer zählten; doch wurde dieser Unterschied nicht strenge beobachtet.

Nach Empfang der in Fahrnissen bestellten Mitgift, verschrieb sie der Mann auf seinen liegenden Gütern und schenkte ausserdem der Frau von seiner Seite eine Geldsumme, die gewöhnlich der Summe der Mitgift gleichkam. Die der Frau geschenkte Summe zahlte er aber nicht aus, sondern verschrieb sie neben der Mitgift und mit ihr zugleich auf seinen Gütern. Dabei wurde dieser Grundsatz beobachtet, dass er beide Summen zugleich, also Mitgift und seine Gabe, auf der Hälfte seines gesammten mobilen und immobilien, gegenwärtigen und künftigen Vermögens sowie auch auf seinem ganzen Hause und Hofe verschrieb.

Zweck dieser Sicherstellung war nicht bloss die Gewährung der Sicherheit, dass die Summen der Frau sich mit dem Vermögen des Mannes nicht vermengen und im Werthe seiner Güter, auf welche sie gelegt wurden, immer ihre Deckung finden werden. Diese Sicherheit konnte oftmals nicht erst die Hälfte der Güter des Mannes, sondern auch ein viel kleinerer Bruchtheil derselben gewähren. Es sollte aber noch ein anderer Zweck erreicht werden.

Es galt der Frau eine Garantie zu geben, dass der Tod des Mannes ihre wirtschaftliche Lage nicht verschlimmern wird. Diese Garantie bekam sie auch, weil sie infolge dessen, dass ihre Summen auf dem Hause und Hofe und auf der Hälfte des gesammten Vermögens des Mannes verschrieben

waren, auch künftighin im Hause des Mannes bleiben und die Hälfte des Ertrages dieses Vermögens, dessen Früchte der Mann bei Lebzeiten mit ihr theilte, nutzniessen konnte.

Diese Art Sicherstellung der Summen der Frau bürgerte sich seit den Anfängen des XVI. Jahrh. ein, und kam zu Stande mittels der Eintragung in die Gerichtsbücher, worauf der Frau eine Urkunde (*littera dotalitii, reformationis*, poln. *wzdawny list, wienny list*) ausgestellt wurde. Zur Sicherstellung der Mitgift und zur gegenseitigen Schenkung verpflichtete sich der Mann im Ehecontract und konnte eventuell diese Verbindlichkeit auch mit Bürgen bekräftigen.

War aber die Mitgift in liegenden Gütern bestellt, so entfiel die Nothwendigkeit der Sicherstellung derselben, und der Mann verschrieb der Frau bloss seine Gabe.

Die Terminologie der oben dargestellten Rechtsinstitute ist in mittelalterlichen Quellen sehr schwankend.

Die Mitgift nennen die Quellen *dos* oder *dotalitium*, poln. *posag*. Die Gabe des Mannes auch *dotalitium* oder *redotalitium*, poln. *wiano*, und nur in Masovien *superdotalitium*, poln. *przywianek*. Mitgift und Gabe zusammen wieder *dotalitium* poln. *wiano*. Um die Hälfte des XV. Jahrh. erscheint in den Quellen eine neue Benennung, die Mitgift und Gabe umfasst: die *reformatio*, poln. *oprawa*.

Die Verschreibung der Mitgift und Gabe auf dem Gute des Mannes zog nach sich weitgehende Rechtsfolgen sowohl während der Dauer der Ehe wie auch nach Auflösung derselben.

Über die in Immobilien bestellte Mitgift durfte der Mann ohne Zustimmung der Frau, eventuell auch ihrer Verwandten, nicht verfügen, während er über die Mitgift in Fahrnissen frei waltete.

Anders was er aber schon mit Gütern, auf welchen er der Frau Mitgift und Gabe verschrieben hat. So oft der Mann über diese Güter, auf deren idealen oder physisch abgetheilten Hälfte er die Mitgift und Gabe der Frau gelegt hat, verfügen wollte, musste er zuerst von der Frau die Entlastung dieser Güter von diesen auf ihnen verschriebenen Summen erlangen, weil diese Güter sonst für die Verpflichtungen des

Mannes nicht hafteten und die Frau mit Erfolg gegen eine auf diesen Gütern zur Eintreibung der Schuld des Mannes geführte Zwangsvollstreckung Protest einlegen konnte. Obige Güter hafteten für die Schulden des Mannes nur in zwei Fällen; wenn die Schuld des Mannes früher entstanden ist als die Verschreibung der Summen der Frau, oder, wenn die Frau den gerichtlich verfolgten Mann auf diesen Gütern barg. Nur in Masovien galt diese zweite Regel nicht, und die Frau haftete für die Schulden des Mannes auch dann nicht, wenn sie ihn barg.

Das so gestaltete Rechtsverhältnis hatte zur Folge, dass so oft es galt, über Güter, auf welchen Mitgift und Gabe der Frau verschrieben waren, zu verfügen, die Frau obige Güter von den auf ihnen lastenden Summen befreien musste, oder aber, beide Eheleute zusammen mit gesammter Hand das betreffende Rechtsgeschäft vollziehen, denn nur dann hafteten die gesamten Güter des Mannes für diese Verbindlichkeit.

Der Frau, welche zusammen mit dem Mann ein Rechtsgeschäft abgeschlossen hat, kam die Exception des von dem Manne auf sie ausgeübten Zwanges, welcher sie zu diesem Acte bewogen hat, nicht zu.

Ebensowenig wie der Mann, konnte auch die Frau bei Lebzeiten des Mannes allein und ohne seine Zustimmung über ihre in Immobilien bestellte Mitgift oder ihre auf den Gütern des Mannes verschriebenen Summen verfügen.

Ausser ihrer Mitgift und der vom Manne verschriebenen Gabe konnte die Frau noch ein anderes mobiles oder immobiles Vermögen besitzen, welches sie z. B. durch Schenkung oder Erbfall erwerben konnte.

Über diese Erwerbungen konnte sie schon frei und ohne Zustimmung des Mannes verfügen und der Mann konnte höchstens als ihr Bevollmächtigter dieselben verwalten.

Für die Schulden des Mannes haftete dieses Vermögen nicht. Es konnte auch zum Gegenstand der Rechtsgeschäfte unter den Eheleuten selbst werden, und die Frau konnte mit ihm z. B. für den Mann Bürgschaft leisten, es dem Manne verkaufen oder verpfänden oder auf demselben dem Manne

einen lebenslänglichen Fruchtgenuss bestellen. Auch durfte sie dieses Vermögen dem Manne schenken, nur musste sie dazu die Bewilligung ihrer Verwandten einholen. Ohne derselben durfte sie dem Manne bloss  $\frac{1}{3}$  ihres Vermögens schenken.

Nach dem Tode des Mannes blieb die Witwe, im Hause des Mannes und begann den Fruchtgenuss der Hälfte des gesamten beweglichen und unbeweglichen Vermögens, welches der Mann mit seinem Tode hinterliess. Diese Hälfte musste der Witwe im nothwendigen Falle physisch abgetheilt werden. Bei Theilungen des beweglichen Vermögens wurde gewöhnlich das Princip beobachtet, dass der Witwe alle Fahrnisse, welche sie dem Manne eingebracht hat, ausgefolgt wurden, ausserdem Pferde, mit welchen sie bei Lebzeiten des Mannes fuhr, und endlich die Hälfte der Geräthschaften und Kleider des Mannes wie auch der Pferde und des Viehs seines Hausinventars. Auf den Gütern des Mannes kam der Frau nur der Fruchtgenuss zu, d. i. das Recht zur Perception der Einkünfte ohne Schädigung der Substanz des unbeweglichen Vermögens wie auch des todtten und lebenden Inventars.

Obige Güter hafteten für die vom Manne allein und ohne Mitwirkung der Frau gemachten Verbindlichkeiten nicht, wohl aber für diejenigen, die er zusammen mit der Frau geschlossen hat. Die Witwe konnte jedoch ein königliches Privileg (s. g. Inhibitionsbrief) erlangen, welches sie der Pflicht entthob, binnen eines Jahres vom Todestage des Mannes gerechnet vor Gericht zu erscheinen und auf die Klage Rede und Antwort zu stehen. In Masovien kam dieses Recht jeder Witwe zu.

Der Fruchtgenuss der Hälfte der Güter des Mannes war lebenslänglich und endete erst mit dem Tode oder mit der Verheirathung der Witwe. Sie konnte jedoch mit den Erben des Mannes eine Vereinbarung treffen, von ihnen Mitgift und Gabe im Baaren annehmen und das Gut freigeben.

Wenn aber die Witwe minderjährige Kinder hatte, so übernahm sie in der Regel selbst die Verwaltung des gesamten Vermögens des Mannes und versah sie im Namen ihrer

minderjährigen Kinder, in wichtigen Angelegenheiten den Rath der Verwandten befragend.

Nach erlangter Volljährigkeit übernahmen die Söhne die Verwaltung des ganzen Vermögens, aber ohne Befugnis über diesen Theil des Gutes zu verfügen, auf welchem die Mitgift und Gabe ihrer Mutter verschrieben war.

Oft geschah, dass die Söhne mit der Mutter das Vermögen theilten, ihr einen Theil des Gutes zum Fruchtgenuss aussetzend. Die Mutter konnte auch auf ihre Mitgift und Gabe zu Gunsten der Söhne verzichten, worauf sich die Söhne verpflichteten die Mutter zu pflegen und zu nähren oder ihr einen jährlichen Zins in Geld und Korn zu zahlen.

Starb der Mann ohne der Frau auf seinen Gütern Mitgift und Gabe bestellt zu haben, so erwarb die Witwe das Recht zum s. g. *crinale* oder *crinile*, bestehend in einer Geldsumme, die gewöhnlich 30 Mark betrug, welche die Erben des Mannes der Witwe auszuzahlen verpflichtet waren. Vor Auszahlung dieser Summe konnte die Witwe zur Räumung der Güter des Mannes nicht gezwungen werden. Statt dieser Summe konnten die Erben des Mannes der Witwe einen Theil der Güter, welcher 3 Mark jährlich eintrug, aussetzen.

Das *crinale* war also eine Versorgung von Rechtswegen solcher Witwen, die weder Mitgift noch Gabe hatten.

Dieses Institut unterlag in Masovien einer wesentlichen Änderung. Ursprünglich unterschied sich das *crinale* in Masovien von dem in anderen Theilen Polens nicht, nur seine Höhe war anders, weil sie 15 Schock Groschen betrug. In den Jahren 1414 und 1424 schufen aber die Statuten masovischer Fürsten neue Grundsätze, nach welchen Witwen, die weder Mitgift noch Gabe hatten, versorgt werden sollten, und bestimmten, dass sie im Hause und Hofe, wo ihre Männer starben, bleiben, ja sogar den Fruchtgenuss dieses Gutes auf welchem der Mann starb, lebenslänglich haben sollten. Seit dieser Zeit verlor das *crinale* in Masovien seinen ursprünglichen Charakter, weil man es von nun an bloss diesen Witwen (in derselben Höhe wie früher) auszahlte, die zum zweiten Male heirateten, infolgedessen das *crinale* in Masovien zur Abfin-

dungssumme derjenigen Witwen wurde, welche weder Mitgift noch Gabe hatten und sich wieder verheirateten.

Starb der Mann infolge eines an ihm verübten Todschlages, so entstand das Recht zur Forderung einer Busse. Nach den in dieser Hinsicht sehr undeutlichen Quellenstellen darf man schliessen, dass die kinderlose Witwe ein unverweigertes Recht auf die Busse hatte, während eine bekindete von ihrer Nachkommenschaft von der Busse ausgeschlossen wurde.

In Falle der Verheiratung verlor die Witwe das Recht des lebenslänglichen Fruchtgenusses derjenigen Güter des Mannes, auf welchen ihre Mitgift und Gabe verschrieben war, und die Erben des Mannes konnten ihr die Mitgift und Gabe im Baaren auszahlen und zur Freilassung der Güter zwingen.

Hatte aber die Witwe aus der ersten Ehe Kinder, so war sie verpflichtet bei ihrer Verheiratung die Hälfte ihres gesamten Vermögens den Kindern zu überlassen. Gewöhnlich nahm die Witwe bei ihrer zweiten Verheiratung ihre Mitgift mit, während sie die Gabe (die bekanntlich der Mitgift gewöhnlich gleich war) den Kindern überliess. Anders war in Masovien. Hier nahm die Witwe Mitgift und Gabe mit sich, nur musste sie Bürgen darauf stellen, dass nach ihrem Tode die Gabe zu den Kindern der ersten Ehe zurückkehren wird. Die Verheiratung der Witwe zog noch eine zweite Folge nach sich. Die Witwe verlor das Recht der Vormundschaft über Kinder der ersten Ehe. Mittels Privatverträge konnte man dennoch, im gegebenen Falle, diese vermögensrechtlichen Verhältnisse auf eine von der üblichen Rechtsgewohnheit verschiedene Weise gestalten.

Starb die Frau kinderlos, so hatte der Mann die Pflicht, ihren Erben bloss die Mitgift zurückzuerstatten, während die Gabe erlosch.

Anders war es wieder, wenn die verstorbene Frau Kinder und zwar Söhne hinterliess. Nach der in Grosspolen üblichen Gewohnheit konnten die Söhne vom Vater sofort eine Theilung des ganzen Vermögens verlangen, wobei diese Hälfte, auf welcher die verstorbene Mutter ihre Mitgift und Gabe hatte, den Kindern zufiel. Diese Gewohnheit, die auch in Klein-

polen gangbar war, wurde dort durch die Statuten von Wiślica verdrängt, weil nach ihrer Bestimmung die Söhne vom Vater nur in zwei Fällen eine Theilung des Vermögens verlangen konnten; wenn der Vater zum zweiten Mal heiratete, oder wenn er verschwenderisch war. Die Verheiratung des Vaters hatte auch in Masovien die Theilung des Vermögens mit den Söhnen zur Folge.

---

48. — A. WRÓBLEWSKI. **Nowy białkowy składnik mleka.** (*Ein neuer eiweissartiger Bestandtheil der Milch*).

In der Frauenmilch wurde vom Verfasser vor vier Jahren ein Proteinstoff gefunden, dessen Zusammensetzung mit der Formel  $C_{150} H_{292} N_{43} P S_6 O_{68}$  übereinstimmte; er enthielt C—45,01%, H—7,31%, N—15,07%, P—0,80%, S—4,7% und O—27,11%. Dieser Körper reducierte Fehling'sche Lösung auch nach dem Kochen mit Salzsäure nicht, bei der Pepsinverdauung spaltete er kein Pseudonuklein ab. Um ihn zu lösen wurden für ein Gramm 121,3cc.  $\frac{1}{100}$  N. Natronlauge verbraucht. Von der Verdauungssalzsäure wurde zu demselben Zwecke 5cc. verbraucht. Dieser Körper brauchte demnach mehr Natronlauge zur Sättigung als das Frauenkasein. Er gab die Biuret-, Millon-, Xantoproteinreaction, wie auch die Reaction von Adamkiewicz. Er enthielt nur wenig vom bleischwärzenden Schwefel. Dieser Körper wurde durch das Aussalzen mit Natriumchlorid aus den Mutterlaugen der Essigsäurefällung des Frauenkaseins erhalten<sup>1)</sup>.

Im Laufe des letzten Sommers wurde vom Verfasser in derselben Hinsicht ausser der Frauen-, noch die Kuh- und Stutenmilch geprüft. Es hat sich dabei erwiesen, dass in den Mutterlaugen der Essigsäurefällung des Kuhkaseins ein vom Ka-

<sup>1)</sup> „Beiträge zur Kenntniss des Frauenkaseins etc.“ Schweiz. Klin. Mitth. II Reihe, Heft 6.

sein verschiedener Stoff in kleinen Mengen vorhanden war, in den Mutterlaugen des Stutenkaseins befand sich ein ähnlicher Körper in grösserer Menge, in denjenigen der Frauenmilch in noch grösserer Menge. In allen drei genannten Milchsorten befinden sich wahrscheinlich drei verschiedene, wenn auch einander ähnliche Körper. Da aber diese Unterschiede bis jetzt noch nicht präzisiert sind und das charakteristische Verhalten für sie alle gemeinsam ist, so scheint es dem Verfasser wohl erlaublich zu sein von einem solchen Mutterlaugekörper zu reden. Er will ihm, um längere Besprechungen zu vermeiden, irgend einen vorläufigen kurzen Namen geben und da der Körper sich dadurch charakterisiert, dass seine Lösungen opalisieren, so scheint es dem Verfasser zweckmässig zu sein ihn mit dem Namen Opalisin zu belegen.

Opalisin der Stutenmilch. Bei der Fällung des Stutenkaseins mit Essigsäure nach der von Hammarsten für das Kuhkasein gegebenen Vorschrift, findet man in den Mutterlaugen nicht unbeträchtliche Mengen von einem Körper, welcher durch das Aussalzen mit Magnesium- oder Ammoniumsulfat gewonnen wird; er fällt ebenfalls beim Aussalzen mit Natriumchlorid aus, obgleich dabei die Reaction der Flüssigkeit gewissen Einfluss hat. Vom Kasein unterscheidet er sich dadurch, dass er bei der peptischen Verdauung kein Pseudonuklein zurücklässt, indem in den Lösungen des Stutenkaseins wohl Niederschläge des Pseudonukleins dabei entstehen und im Laufe von mehreren Monaten ungelöst bleiben. Dieses Pseudonuklein enthält viel Phosphor, aber dabei nicht wenig Schwefel. Es löst sich in der Natronlauge, fällt bei der Neutralisation mit Essigsäure oder Salzsäure aus und löst sich im Ueberschusse der Säure nicht. Es verhält sich demnach dem Pseudonuklein des Kuhkaseins ganz ähnlich. Wenn man eine fast neutrale Lösung des Körpers mit paar Tropfen einer Chlorcalciumlösung versetzt und dann etwas Phosphorsäurelösung dazugibt, so entsteht beim grösseren Zusatze von Phosphorsäure sofort ein Niederschlag. Es ist kein albumin- oder globulinartiger Körper, weil er weder beim Kochen seiner Lö-

sungen, noch bei der Dialyse gefällt wird. Es ist für diesen Körper charakteristisch, dass seine Lösungen mehr oder weniger opalisieren. Die Lösungen verlieren diese Eigenschaft nur bei einem sehr grossen Ueberschusse der Säure oder Alkali.

Eine Portion von diesem Opalisin wurde in  $\frac{1}{10}$  N. Natronlauge gelöst und bis zum Verschwinden der Schwefelsäure-reaction dialysiert, dann mit Alkohol-Aether gefällt, mit Aether gewaschen und getrocknet. Das schneeweisse Pulver enthielt in seinem Molekül Phosphor und mehr Schwefel im Vergleich mit dem Stutenkasein. Das reine unveränderte Stutenkasein enthält 0,74% P (Mittel aus drei Bestimmungen: 0,76%, 0,74% und 0,73%) und 0,56% S (Mittel aus fünf Bestimmungen)<sup>1)</sup>. Das Opalisin löst sich im Wasser nur theilweise, das Filtrat opalisiert stark. In Alkalien löst es sich leicht, in den Säuren dagegen schwieriger, besonders in der Essigsäure. Wenn man eine neutrale Lösung des Opalinsins mit Essigsäure versetzt, so fällt ein Niederschlag, welcher sich im Ueberschusse der Säure nicht vollständig löst, die Flüssigkeit opalisiert stark und bildet beim Schütteln mit der Luft kleine klebrigen faserigen Flöckchen. In dieser Beziehung ähnelt das Opalisin den Mucinen. Eine Lösung des Opalinsins in der Essigsäure erhält man durch das Eingiessen einer neutralen Lösung desselben in ein grösseres Volum der 1%-gen Essigsäure. Es ist in concentrirter Salzsäure leicht löslich, gibt aber keine Liebermann'sche Reaction, die Lösung bleibt farblos. Es gibt Biuret-, Milon-, Xantoproteinreaction, diejenige von Adamkiewicz, reducirt Fehling'sche Lösung auch nach dem Kochen mit Salzsäure nicht. Es scheint bemerkenswert zu sein, dass das Opalisin der Stutenmilch fast keinen bleischwärenden Schwefel abspaltet, indem das Stutenkasein eine schwache aber deutliche Reaction mit Natronlauge und Bleiessig gibt. Das Opalisin wird aus den Mutterlaugen des Stutenkaseins nicht in ganz reinem Zustande erhalten, sondern ist mit einem an-

<sup>1)</sup> Die hier angegebenen quantitativen Bestimmungen wurden von Herrn A. Liszka ausgeführt.

deren Körper verunreinigt, welcher einen Umwandlungs- oder Spaltungsprodukt des Stutenkaseins unter dem Einflusse der Natronlauge darstellt. Dies ist aus folgenden Versuchen ersichtlich. Eine Portion des Kaseins wurde in der Natronlauge gelöst, ein Ueberschuss der letzten zugesetzt und am folgenden Tage mit einer ausreichenden Menge Essigsäure gefällt. Eine andere gleiche Portion wurde in soviel  $\frac{1}{10}$  N. Natronlauge gelöst, dass die Reaction noch schwach sauer war. Zur Fällung wurde aber ein Ueberschuss von Essigsäure angewendet. Eine dritte Portion wurde ohne Ueberschuss von Reagentien gelöst und gefällt. Die auf das gleiche Volum gebrachten Mutterlaugen wurden in den gleichen Gläsern mit Ammoniumsulfat gesättigt. In der ersten Flüssigkeit entstand ein grösserer Niederschlag wie in der zweiten und dritten, wo nur wenige Flocken schwammen. Anfänglich hat der Verfasser das Opalisin ebenfalls für einen Umwandlungsproduct des Kaseins gehalten, ein Versuch hat ihm aber gezeigt, dass es präformiert in der Milch existirt. Das aus der Stutenmilch mit 1%-iger Essigsäure gefällte Kasein wurde rasch mit absolutem Alkohol ausgewaschen, im Soxhlet'schen Apparat mit Aether bis zur vollständigen Entfettung extrahiert und mit aller Vorsicht in einer sehr verdünnten Sodalösung gelöst. Die Lösung war sehr schwach opalisierend. Bei tropfenweisem Zusatz von 1%-iger Essigsäure wurde die Opalescenz stärker und beim Schütteln mit der Luft schieden sich einzelne, kleine, zarte, faserige, klebrige Flöckchen aus, die den Kaseinflöckchen nicht ähnlich waren, bei weiterem Zusatze der Essigsäure schied sich das Kasein aus. Es ist kaum möglich, dass das Kasein bei den gegebenen Bedingungen gespalten werden könnte. Ausserdem wurde die Existenz des Opalins in der Stutenmilch mit Hilfe der partiellen Aussalzung, wie es weiter beschrieben ist, constatirt.

**Opalisin der Kuhmilch.** Die Mutterlaugen der Essigsäurefällung des Kuhkaseins enthalten sehr wenig vom Opalisin, deshalb konnte der Verfasser diesen Stoff daraus in beträchtlichen Mengen nicht bekommen und wandte sich anfäng-

lich der Stutenmilch zu. Das aus solchen Mutterlaugen ausgesalzene Opalisin der Kuhmilch verhält sich sehr ähnlich demjenigen der Stutenmilch. Es wird mit Hilfe der sehr verdünnten Essigsäure als Begleiter des einmal gefällten Kaseins gefunden. In einer vor kurzem publicierten Arbeit untersuchte F. Alexander<sup>1)</sup> die nach Hammarsten dargestellten Kaseinpräparate mit Hilfe der von Pick angegebenen Methode der partiellen Aussalzung mit Ammoniumsulfat. Es hat sich dabei erwiesen, dass eine neutrale klare Lösung des Kaseins bei dem steigenden Zusatze der Ammoniumsulfat-Lösung allmählich zu opalisieren beginnt, diese Opalescenz wächst langsam bis schliesslich ein Niederschlag des Kaseins entsteht. F. A. vermuthet daraus, dass das Kuhkasein kein einheitlicher Stoff ist und dass es mit einem albuminatähnlichen Körper verunreinigt ist. Es blieb aber noch die Frage über die Abstammung dieses Körpers zu lösen und es ist erst dem Verfasser zu Theil geworden zu beweisen, dass er präformiert in der Milch existiert, nicht aber, wie man denken konnte, bei der Darstellung des Kaseins als ein Umwandlungsproduct entstanden ist. Dass aus der Milch gefällte, entfettete und in verdünnter Soda-lösung bei einer schwach sauren Reaction gelöste Kuhkasein wurde nach dem von F. A. angegebenen Verfahren in einer Reihe von Probiertgläschen in den Mengen von je 2 cc. vertheilt und mit je 8 cc. von Ammoniumsulfat-Lösung von verschiedener Concentration versetzt. In vier Gläschen hat sich eine Opalescenz ohne Niederschlag und ohne Trübung gebildet. Beim Schütteln dieser Flüssigkeiten mit der Luft konnte man die Entstehung kleiner, faserigen, Flöckchen beobachten, die unter der Oberfläche schwammen; nach dem Zusatze von 0,1 cc. von gesättigter Ammoniumsulfat-Lösung zu jedem Gläschen und Schütteln, vermehrten sich diese Flöckchen, die Opalescenz verschwand aber nicht. Diese Flüssigkeiten besaßen demnach das charakteristische Verhalten der

<sup>1)</sup> „Zur Kenntniss des Kaseins etc.“ Zeitschr. Physiol. Ch. XXIV. 411.

Opalisinlösungen. Es scheint daraus zu folgen, dass das Opalisin sich in der Milch präformiert befindet. Aehnliche, mit der Stutenmilch angestellten Versuche, führen zu demselben Resultate und um so deutlicher, als die Stutenmilch mehr vom Opalisin enthält. Wenn man das einmal gefällte Kuhkasein in einer Sodalösung löst, mit Essigsäure fällt und im Ueberschusse derselben löst, so bleibt die Flüssigkeit opaliesierend und bildet beim Schütteln zarte Flöckchen des Opalins, es befindet sich hier demnach nur zum Theil in der wahren, zum Theil aber in einer scheinbaren Lösung und ist in dieser Beziehung den Mucinen ähnlich, allen übrigen Eigenschaften nach steht es aber den Albuminaten näher. Es kann sich auch wohl vollständig in einem grösseren Ueberschusse der Essigsäure lösen. Aehnliches Verhalten zeigt das Opalisin der Stutenmilch.

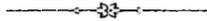
Opalisin der Frauenmilch<sup>1)</sup>. Die Frauenmilch enthält bedeutende Mengen des Opalins. Bei der partiellen Aussalzung des mit Essigsäure unter Zuhilfenahme der Aussalzung gefällten Kaseins entstehen reichliche, langfaserige, zarte Flöckchen des Opalins. Bei Versetzen einer solchen Lösung des Kaseins mit sehr verdünnter Essigsäure entstehen sehr dünne Häutchen auf der Oberfläche der Flüssigkeit, welche beim Schütteln sich zusammenballen und lange, klebrigen, Fasern bilden. Man kann ziemlich grosse Mengen von solchem faserigen Opalisin auf dem Filter sammeln, ohne dass man das bei dem grösseren Zusatze der Säure fallende Kasein mitbekommt. Dieses Opalisin erweist sich als mit dem vom Verfasser früher untersuchten schwefelreichen Körper<sup>2)</sup> identisch.

Schlussfolgerungen. Aus dem Beschriebenen ist ersichtlich, dass den bis jetzt bekannten Proteinstoffen der Milch, dem Albumin, Globulin und Kasein noch ein vierter, das Opalisin, anzureihen ist, welches in der Frauenmilch in einer reichlichen Menge, in der Stutenmilch in kleinerer

<sup>1)</sup> Das Material zu diesen Untersuchungen wurde aus der pädiatrischen Klinik von Professor Jakubowski erhalten.

<sup>2)</sup> l. c.

und in der Kuhmilch in einer sehr kleinen Menge vorhanden ist. Dies bildet einen weiteren Unterschied der Frauenmilch von der Kuhmilch. Die Stutenmilch steht in Bezug auf den Opalisingehalt, wie auch in manchen anderen Beziehungen, in der Mitte zwischen der Kuh- und Frauenmilch.



Nakładem Akademii Umiejętności  
pod redakcją Sekretarza generalnego Stanisława Smolki.

Kraków, 1898. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządkiem J. Filipowskiego.

10 Listopada 1898.

# PUBLICATIONEN DER AKADEMIE

1873—1897.

Buchhandlung der polnischen Verlagsgesellschaft  
in Krakau.

## Philologische und historisch-philosophische Classe.

»Pamiętnik Wydziału filolog. i hist.-filozof.« (*Denkschriften der philologischen und historisch-philosophischen Classe*), 4-to, Bd. II—VIII (38 Taf. Bd. I. vergriffen) — 30 fl.

»Rozprawy i sprawozdania z posiedzeń Wydziału filolog.« (*Sitzungsberichte und Abhandlungen der philologischen Classe*), 8-vo, Bd. II—XXV (7 T. Bd. I. vergriffen) — 79 fl.

»Rozprawy i sprawozdania z posiedzeń Wydziału historyczno-filozoficznego.« (*Sitzungsberichte und Abhandlungen der historisch-philosophischen Classe*), 8-vo, Bd. III—XIII, XV—XXXIV, XXXVI (61 Tafeln, Bd. I. II. XIV. vergriffen). — 93 fl.

»Sprawozdania komisji do badania historii sztuki w Polsce.« (*Berichte der kunsthistorischen Commission*), 4-to, 5 Bde u. 1. Heft des VI Bd. (114 Tfl. 497 Holzschn.) — 30 fl. 50 kr.

»Sprawozdania komisji językowej.« (*Berichte der sprachwissenschaftlichen Commission*), 8-vo, 5 Bände. — 13 fl. 50 kr.

»Archiwum do dziejów literatury i oświaty w Polsce.« (*Archiv für polnische Literaturgeschichte*), 8-vo, 9 Bände. — 25 fl. 50 kr.

Corpus antiquissimorum poetarum Poloniae latinorum usque ad Ioannem Cochanovium, 8-vo, 3 Bände.

Vol. II, Pauli Crosnensis atque Joannis Visliciensis carmina, ed. B. Kruczkiewicz. 2 fl. — Vol. III, Andreae Cricii carmina ed. C. Morawski. 3 fl. — Vol. IV, Nicolai Hussoviani Carmina, ed. J. Pelczar. 1 fl. 50 kr.

»Biblioteka pisarzy polskich.« (*Bibliothek der polnischen Schriftsteller XVI u. XVII Jh.*) 8-0, 35 Lieferungen. — 21 fl. 40 kr.

Monumenta medii aevi historica res gestas Poloniae illustrantia, gr. 8-vo, 15 Bände. — 81 fl.

Vol. I, VIII, Cod. dipl. eccl. cathedr. Cracov. ed. Piekosiński. 10 fl. — Vol. II, XII et XIV, Cod. epistol. saec. XV ed. A. Sokolowski et J. Szujski; A. Lewicki 16 fl. — Vol. III, IX, X, Cod. dipl. Minoris Poloniae, ed. Piekosiński. 15 fl. — Vol. IV, Libri antiquissimi civitatis Cracov. ed. Piekosiński et Szujski. 5 fl. — Vol. V, VII, Cod. diplom. civitatis Cracov. ed. Piekosiński. 10 fl. — Vol. VI, Cod. diplom. Vitoldi ed. Prochaska. 10 fl. — Vol. XI, Index actorum saec. XV ad res publ. Poloniae spect. ed. Lewicki. 5 fl. — Vol. XIII, Acta capitulorum (1408—1530) ed. B. Ulanowski, 5 fl. — Vol. XV, Rationes curiae Vladislai Jagellonis et Hedvigis, ed. Piekosiński. 5 fl.

Scriptores rerum Polonicarum, 8-vo, 11 Bände. (I—IV, VI—VIII, X, XI, XV, XVI) — 37 fl.

Vol. I, Diaria Comitiorum Poloniae 1548, 1553, 1570. ed. Szujski. 3 fl. — Vol. II, Chronicorum Bernardi Vapovii pars posterior ed. Szujski. 3 fl. — Vol. III, Stephani Medeksza commentarii 1654—1668 ed. Sereżyński. 3 fl. — Vol. VII, X, XIV, Annales Domus professaes S. J. Cracoviensis ed. Chotkowski. 7 fl. — Vol. XI, Diaria Comitiorum R. Polon. 1587 ed. A. Sokolowski. 2 fl. — Vol. XV, Analecta Romana, ed. J. Korzeniowski 7 fl. — Vol. XVI, Stanisłai Temberski Annales 1647—1656, ed. V. Czermak. 3 fl.

Collectanea ex archivo Collegii historici, 8-vo, 7 Bde. — 21 fl

Acta historica res gestas Poloniae illustrantia, gr. 8-vo 15 Bände. — 78 fl.

Vol. I, Andr. Zebrzydowski, episcopi Vladisl. et Cracov. epistolae ed. Wisłocki 1546—1553. 5 fl. — Vol. II, (pars 1. et 2.) Acta Joannis Sobieski 1629—1674, ed. Klu-

czycki. 10 fl. — Vol. III, V, VII, Acta Regis Joannis III (ex archivo Ministerii rerum exterarum Gallic) 1674—1683 ed. Waliszewski. 15 fl. — Vol. IV, IX, (pars 1. et 2.) Card. StanislaŃ HosiŃ epistolae 1525—1558 ed. Zakrzewski et Hipler. 15 fl. — Vol. VI, Acta Regis Joannis III ad res expeditionis Vindobonensis a. 1683 illustrandas ed. Kluczycki. 5 fl. — Vol. VIII (pars 1. et 2.), XII (pars 1 et 2), Leges, privilegia et statuta civitatis Cracoviensis 1507—1795 ed. Piekosiński. 20 fl. — Vol. X, Lauda conventuum particularium terrae Dobrniensis ed. Kluczycki. 5 fl. — Vol. XI, Acta Stephani Regis 1576—1586 ed. Polkowski. 3 fl.

Monumenta Poloniae historica, gr. 8-vo, Bd. III—VI. — 51 fl.

Acta rectoralia almae universitatis Studii Cracoviensis inde ab anno MCCCCLXIX, ed. W. Wislocki. T. I. 8-vo. — 7 fl. 50 kr.

»Starodawne prawa polskiego pomniki.« (*Alte Rechtsdenkmäler Polens*), 4-to, Bd. II—X. — 36 fl.

Vol. II, Libri iudic. terrae Cracov. saec. XV, ed. Helcel. 6 fl. — Vol. III, Correctura statutorum et consuetudinum regni Poloniae a. 1532, ed. Bobrzyński. 3 fl. — Vol. IV, Statuta synodalia saec. XIV et XV, ed. Heyzmann. 3 fl. — Vol. V, Monumenta literar. rerum publicarum saec. XV, ed. Bobrzyński. 3 fl. — Vol. VI, Decreta in iudiciis regalibus a. 1507—1531 ed. Bobrzyński. 3 fl. — Vol. VII, Acta expedition. bellie. ed. Bobrzyński, Inscriptiones clenodiales ed. Ulanowski. 6 fl. — Vol. VIII, Antiquissimi libri iudiciales terrae Cracov. 1374—1400 ed. Ulanowski. 8 fl. — Vol. IX, Acta iudicii feudalis superioris in castro Golez 1405—1546. Acta iudicii criminalis Muszynensis 1647—1765. 3 fl. — Vol. X, p. 1. Libri formularum saec. XV ed. Ulanowski. 1 fl.

Volumina Legum. T. IX. 8-vo, 1889. — 4 fl.

### Mathematisch-naturwissenschaftliche Classe.

»Pamiętnik.« (*Denkschriften*), 4-to. 17 Bände (II—XVIII 178 Tafeln, Band I vergriffen). — 85 fl.

»Rozprawy i Sprawozdania z posiedzeń.« (*Sitzungsberichte und Abhandlungen*), 8-vo, 32 Bände (228 Tafeln). — 130 fl. 50 kr.

»Sprawozdania komisji fizyograficznej.« (*Berichte der physiographischen Commission*), 8-vo, 28 Bände III. VI. — XXXII. Band I. II. IV. V vergriffen. (58 Tafeln). — 115 fl.

»Atlas geologiczny Galicyi.« (*Geologischer Atlas von Galizien*) fol. bisher 7 Hefte, 35 Tafeln. — 29 fl.

»Zbiór wiadomości do antropologii krajowej.« (*Berichte der anthropologischen Commission*), 8-vo, 18 Bände (II—XVIII), Band I vergriffen, 100 Tafeln). — 62 fl. 50 kr.

»Materiały antropologiczno-archeologiczne i etnograficzne.« (*Anthropologisch-archeologische und ethnographische Materialien*), in 8-vo, Bände I—II (7 Tafeln, 10 Karten und 31 Holzschn.). — 7 fl.

Świątek J., »Lud nadrabski, od Gdowa po Bochnia.« (*Ueber die Bevölkerung der an der Raba gelegenen Gegenden*), 8-vo, 1894. — 4 fl. Górski K., »Historia piechoty polskiej« (*Geschichte der polnischen Infanterie*), 8-vo, 1893. — 2 fl. 60 kr. — »Historia jazdy polskiej« (*Geschichte der polnischen Cavallerie*) 8-vo, 1894. — 3 fl. 50 kr. Balzer O., »Genealogia Piastów.« (*Genealogie der Piasten*), in 4-to, 1896. — 10 fl. Finkel L., »Bibliografia historii polskiej.« (*Bibliographie zur Geschichte Polens*), in 8-vo, B. I u. II Hest 1—2, 1891—6. — 7 fl. 80 kr. Dickstein S., »Hoëne Wroński, jego życie i dzieła.« (*Hoëne Wroński, sein Leben und seine Werke*), lex. 8-vo, 1896. — 4 fl. Federowski M. »Lud białoruski.« (*Die Weissruthenen*), in 8-vo, 1897. — 3 fl. 50 kr.

»Rocznik Akademii.« (*Almanach der Akademie*), 1874—1897, 24 Bde. (1873 vergriffen) — 14 fl. 40 kr.

»Pamiętnik piętnastoletniej działalności Akademii.« (*Gedenkbuch der Thätigkeit der Akademie 1873—1888*), 8-vo, 1889. — 2 fl.